Document généré le 23 avr. 2024 22:15

Vie des arts

Vie des arts

De Gutenberg à McLuhan

Guy Robert

Numéro 47, été 1967

URI : https://id.erudit.org/iderudit/58303ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Robert, G. (1967). De Gutenberg à McLuhan. *Vie des arts*, (47), 14–15.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1967

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

De Gutenberg à McLuhan

En 1962, on publiait à Toronto un livre stimulant intitulé *The Gutenberg Galaxy: The Making of Typographic Man*. Son auteur, Marshall McLuhan, a continué ses recherches sur les communications, et a connu récemment une large audience avec *Understanding Media* et *The Medium is the Massage* (en collaboration avec Quentin Fiore).

Il est inutile d'esquisser l'analyse de la méthode de McLuhan: en deux mots, il tente de guérir la dichotomie, cette maladie de l'esprit qui consiste à tout réduire à deux pôles opposés entre lesquels il faut choisir, (noir-blanc, bien-mal, beau-laid, bons-méchants, Est-Ouest, etc.), en proposant des aspects très variés de multiples réalités. Ainsi, le sens du re-relatif redonne au monde mental le dynamisme, la vitalité et la poésie qui font à la fois la chaleur et la valeur de l'humaine condition.

Le champ d'investigation de McLuhan est celui des techniques d'information, qui bouleversent de plus en plus les structures de la culture. D'abord orale, puis scribale, puis livresque, la culture est-elle en voie de devenir électronique? Passons-nous vraiment du monde magique de l'oreille au monde opaque de la vision?

On dit que la typographie possède déjà le germe de la production en masse: la connaissance devient appliquée, dans la pensée moderne, et la roue ouvre la grande ronde de l'engrenage, de la mécanique, de la technique, de l'électronique, de la cybernétique. Cercle vicieux? L'homme admire les machines dont il devient l'esclave et se console en pensant qu'il en demeure l'inventeur. La poésie redescend dans la rue par les chansons. Détruirons-nous les bibliothèques avant de les livrer à la digestion des cellules photo-électriques? Curieusement, la peinture s'évade des strictes limites du plan plat à deux dimensions, les tableaux gagnent du relief, s'animent, bougent, et font même des bruits, sinon de la musique. La vision devient sonore, retrouve la transparence de l'alchimie.

L'écriture a permis la formulation progressive et le classement des connaissances, leur étiquetage, leur mise en relation dynamique; l'imprimerie a facilité l'accumulation systématique du savoir (dictionnaires, encyclopédies, classement décimal); les techniques audio-visuelles donnent aux réservoirs de connaissances une nouvelle dimension, dynamique; et les techniques électroniques prolongent dans des zones encore obscures l'utilisation des éléments du savoir. Tout devient, dans cette perspective, une question de communication du savoir (ou de non-communication, et l'allusion est bien invitante, à ces recherches du côté de l'histoire secrète et inconnue des hommes, depuis 100 000 ans . . .). Naît donc une nouvelle philosophie, celle des communications, de la cybernétique qui formerait des schèmes mentaux en voie de remplacer ceux que la communication littéraire avait développés depuis quelques siècles.

Tout cela constitue la toile de fond de la vie intellectuelle actuelle, devenue une sorte d'aventure en continuel état de crise, et l'art, comme toujours dans toutes les civilisations, assume sa fonction spécifique d'en être le miroir aux multiples et paradoxaux reflets.

Nous sommes plongés dans un milieu général où les influences s'entrecroisent et nous bousculent, surtout sous les énormes pressions des techniques de publicité et d'information. Et les influences que nous percevons clairement ne constituent qu'une infime partie de celles qui déjouent la censure de la conscience mais qui n'en inscrivent pas moins leurs traces aux plus secrètes retraites de nous-même. Le monde conscient, le monde visible baigne dans un milieu beaucoup plus grand et complexe, *milieu invisible* constitué à la fois du subconscient

individuel (très perméable au moindre influx extérieur)et du subconscient collectif (muni d'un héritage archétypal dont on commence à peine à soupçonner les richesses).
Il faut réfléchir à ces nouvelles conditions de culture, et ne pas perdre de vue (ni d'ouïe . . .) que ce sont des conditions: non pas de nouvelles structures, mais une autre disposition structurelle. Ce qu'on gagne d'un côté, on le perd d'un autre,nous enseigne une sagesse traditionnelle qui nous prévient du même coup contre la tentation de l'infaillibilité ou de la sainteté, contre le système parfait d'éducation.
L'école peut proposer un milieu passif, figé, statique, s'appuyant sur les théories mécaniques périmées du XIXe siècle et proposant la conception littéraire d'un monde linéaire.
L'école peut, par contre, proposer un milieu actif, animé, dynamique, s'appuyant sur les théories de la relativité et proposant la séduction d'un monde de recherches et de découvertes.
Choisir entre le passé et l'avenir, tout en n'oubliant pas ce que nous rappelle Lewis Mumford: prendre le temps d'analyser le passé, pour se procurer le recul nécessaire à la compréhension du présent et au contrôle du futur.
Les techniques récentes de cybernétique risquent de faire oublier le danger de réduire la connaissance au niveau pragmatique d'informations immédiatement utilisables. La cybernétique est un jouet fascinant, mais nos apprentis-sorciers ne cherchent plus la pierre philosophale sous d'humides arcades alchimistes: ils bâtissent des cyclotrons.
Le danger qui guette la pensée dans le climat technocratique peut se présenter sous deux masques principaux: celui des trucs, des *gadgets* qui retiennent l'imagination à la surface des phénomènes et empêchent la réflexion de s'amorcer; celui de l'abstraction mathématique,qui projette sur la réalité humaine un voile de chiffres et d'équations, signes cabalistiques à propos desquels on a déjà dit que les statistiques ne saignent pas.
Laissons de côté les frivolités de foires et les gentilles petites trouvailles des rayons de bric-à-brac nylon mécanisé. Nous restent les ordinateurs électroniques; et ils ne savent pas établir la métaphysique qui replacerait dans un ensemble encore respirable la prolifération envahissante des mégatechniques.
Poursuivant ses réflexions sur les relations qui existent entre les techniques et les civilisations, Lewis Mumford attire notre attention, dans un livre récent intitulé à juste titre *The Myth of the Machine*, sur la dimension particulière de la personnalité humaine, qui ne saurait se laisser réduire à celle d'un animal savant, capable seulement de faire et d'utiliser des outils et des machines.
La révolution industrielle poursuit la logique des sciences appliquées et prépare ainsi l'ère de la technocratie, où le cerveau électronique remplace la machine à calculer de Pascal. Gabriel Marcel avait aussi, il y a une génération, souligné le danger des "hommes contre l'humain".
Aller plus vite et plus loin. Grands triomphes sur le temps et l'espace. Et pourquoi? Pour des conditions matérielles de vie plus confortables, sans doute. Puis pour en arriver à une civilisation des loisirs où il faudra bien employer les énergies disponibles à autre chose qu'à la destruction au maillet de bois des objets fabriqués dans une usine automatique.
La personne humaine trouve peut-être sa qualité particulière ailleurs que dans le réseau outil-technique-mathématique? Plus importantes que les activités de production sont les activités de symbolisation, comme l'art.
Quand McLuhan dit que grandir c'est consentir à l'absurdité, il souligne l'importance des zones de transition, des rites de passage. Entre l'absurdité magique du monde de l'enfance et l'absurdité logique du monde de l'adulte, il y a la zone signifiante, parce qu'allusive, parce que symbolique de l'art.
En juxtaposant d'une façon stimulante des citations, des images et des commentaires, McLuhan nous propose une nouvelle aventure de réflexion. Son sens de la formule frappante met souvent sa pensée en difficulté:comme d'autres philosophes, il projette sur la réalité observée un réseau d'idées qui risquent de déformer cette réalité et d'en présenter une image morcelée et tordue. Mais le risque fait partie intégrante d'une aventure. Il dira, à propos de l'éducation: "The young today want roles, they do not want jobs". Assumer librement une fonction utile, dans un ensemble organique, et non pas seulement devenir un numéro dans une chaîne de production.
A l'aube de la civilisation de la cybernétique et des mégatechniques, l'art demeure plus que jamais la bouée de sauvetage, cette évasion, hors de la réalité apparente des phénomènes, vers une réalité autre, moins superficielle, plus continue, celle des symboles, des signes, des grimoires, dans la fertile pénombre de la magie où les cataclysmes atomiques nous inviteront à retourner bientôt.

Guy Robert